



Par Philippe Lançon

Catherine Millet, dans le vif du début

Avec «Commencements», l'autrice poursuit son entreprise autobiographique. On y lit l'éveil esthétique de la jeune fille qu'elle fut, l'émergence de l'art contemporain et le règne de la liberté.



Catherine Millet, à Paris, le 7 septembre. (Marie Rouge/Libération)

par [Philippe Lançon](#)

Libération, 14 septembre 2022

Pendant l'année scolaire 1962-1963, à Bois-Colombes dans la banlieue parisienne, une jeune fille de 14 ans remarque quatre lycéens un peu plus âgés qui lui paraissent dans le vent, même si ce ne sont pas les Beatles. Ce sont, comme elle, des enfants de la classe moyenne. Ils lisent, ils discutent, ils jugent, ils ont un prof de philo qui les aime, l'écrivain Pierre Morhange. Parmi eux, le futur premier compagnon de la jeune fille, le galeriste Daniel Templon, et l'écrivain et futur galeriste Jean Frémon. Ils vont fonder une petite revue, *Strophes*, dans laquelle ils enterreront (de son vivant) André Breton. Dans *Commencements*, Catherine Millet ne donne longtemps que leurs prénoms. C'est comme ça qu'elle les a découverts, c'est ainsi qu'ils vivent, et, si son livre finit par évoquer leurs noms et ceux des artistes et des œuvres, il relève d'une expérience intérieure et collective, mais en aucun cas de la surface du *name dropping*.

Temps étirable

Pour l'instant, la jeune fille est hors de ce petit cercle, comme un silencieux papillon. Soixante ans plus tard, elle écrit : *«Quand je les regardais de loin dans le café, je ne savais rien de tout ça. Je n'éprouvais même pas le désir de savoir, seule s'est inscrite l'image du groupe complice, à quelques mètres de moi. J'étais encore dans la solitude profonde de l'enfance.»* Elle va bientôt entrer dans l'image. Débute une éducation amicale, sentimentale, sexuelle et artistique qui va la conduire, dix ans plus tard, à créer la revue *Art Press* et à devenir, avec certains des garçons, un témoin et une actrice privilégiée de l'essor de l'art contemporain. A l'autre bout du livre, l'objet de ce quatrième chemin autobiographique qui croise parfois, comme une tangente, les trois précédents ([la Vie sexuelle de Catherine M.](#), *Jours de souffrance*, *Une enfance de rêve*), est résumé ainsi : *«exposer cette période si brève de la vie, prise entre le temps long de l'enfance, temps lent, plein de profondeurs qui sont des lectures et des images, des rêves de vies futures, des ressources imaginatives au travers desquelles sont perçus les signaux envoyés par le monde, et l'autre temps long, celui dans lequel pénètre le très jeune adulte quand s'étoffent son savoir et son expérience, qu'il commence à retourner sur son passé et à l'interpréter, tandis que face à son avenir il entreprend de le prévoir et de l'organiser avec déjà une conscience de la mort, dont l'échéance cependant est si lointaine que si le temps qui l'en sépare n'est pas infini, il est toutefois délicieusement étirable.»* Comme on le verra, ce temps est cruellement moins étirable qu'elle ne le rêvait ou l'imaginait.

Ce qui fait le cœur du livre, c'est la liberté : une liberté suivant semble-t-il un cours naturel, dans une fluidité dépourvue de tout héritage apparent et de toute volonté de faire modèle, à une époque où, pour certaines personnes en tout cas, cet état fut comme l'air qu'on respire ; non pas les édifiants *Chemins de la liberté* de Sartre, mais les chemins buissonniers, sans grands discours, d'une liberté. «A la toute fin des années 1960 et au début des années 1970, en Occident, écrit-elle, une petite partie de la population, qui ira s'élargissant de plus en plus considérablement, trouva dans la création artistique un espace de liberté que le modèle politique en place à l'Est ne pouvait plus laisser espérer, et un esprit de gratuité qui permettait d'échapper au modèle triomphant à l'Ouest. Ils fondèrent une sorte de communauté, non pas fermée, mais au contraire extrêmement accueillante, convainquirent quelques responsables d'institution de les rejoindre, et la communauté élargie devint ce monde à part mais ouvert qui allait s'appeler le monde de l'art contemporain.» Dans ce monde, les angoisses et les tirades moralisantes de l'après-guerre ont disparu, et le pathos idéologique et social actuel n'est pas né : «Les images plates, les messages directs, les consciences nettes, c'est ce que nous étions.» L'argent est presque absent, on vit dans des chambres de bonne, ça semble sans importance : «Une donnée importante pour comprendre notre état d'esprit est que notre milieu professionnel ainsi que le cadre moral que nous partageons avec nos amis offraient l'un et l'autre une telle liberté que l'argent ne nous apparaissait pas comme l'unique condition pour vivre comme nous en avons envie.»

Le boudin de Michel Journiac

Catherine Millet prend les œuvres comme elle prend les sexes comme elle prend tout, comme ça vient, sans forcément comprendre, ce qui la conduit à décrire – fort bien : on conseille ce livre, entre autres, à ceux qui veulent sentir ce que fut l'art contemporain autour de 1968. Sa découverte des peintures des *Femmes* de Willem de Kooning, sa participation à la messe de Michel Journiac où l'on mange du boudin fait avec le sang de l'artiste : autant de pages subtilement mémorables. Ce qui est sans prix, alors, c'est la sensation d'entrer la première dans une galerie comme, disait Baudelaire, «au fond de l'inconnu, pour trouver du nouveau !» Cette situation d'exploratrice (ou d'éclaireuse) est accompagnée d'inquiétude : «Devant les œuvres que j'ai rêvé de voir parfois pendant des années, pour lesquelles j'ai traversé des frontières ou un océan, je sais immanquablement que la question va se poser et soulever une angoisse : suis-je certaine que mes yeux s'en pénètrent complètement ? Suis-je bien le réceptacle totalement ouvert, neutre, lisse, à l'intérieur duquel elles vont déposer leur reflet intégral ? Evidemment j'échoue, avec un sentiment d'indignité dont je ne me sors qu'avec l'idée que j'aurais au moins partagé étroitement leur espace et que, dans mon absorbement, je me serais

confondue dans leur indifférence au temps.» Pour les accueillir toutes, Catherine Millet doit être la fleur absente de tout bouquet.

Cette suspension par le vide détermine également sa vie sexuelle. Revenant sur sa première partouze à 16 ans, décrite dans *la Vie sexuelle de Catherine M.*, elle inventorie les raisons possibles d'un mode de vie du corps et conclut : *«Je n'ai pas eu plus d'a priori devant la déclinaison du plaisir sexuel que je n'en ai eu devant des œuvres d'art qui ne correspondaient pas à l'idée admise de l'art. Dans un cas comme dans l'autre, j'ai eu la vertu des autodidactes.»* Le mot revient souvent, pour définir les artistes qu'elle rencontre : *«On ne devenait pas artiste en apprenant une technique dont on aurait été l'héritier, on attrapait ce qu'on avait sous la main et on inventait la technique qui allait permettre de l'utiliser. Ce fut l'avènement des autodidactes qui ne doutaient pas que le monde leur appartînt.»* Il y a tout au long du livre une innocence informée, une bienveillance active dans les portraits, de l'autodérision, une magie paisible, le tout dépourvu de mépris, de ressentiment, et même de nostalgie : la *«solitude profonde de l'enfance»* se prolonge, pour le meilleur, dans la promiscuité active de la vie d'adulte. Minutieuse dans l'évocation des remous sentimentaux et artistiques qui agitent celle-ci, Catherine Millet précise : *«Ici, je ne demande pas que l'on juge avec trop de sérieux ces rebondissements en marge de l'histoire, mais que l'on prenne en compte qu'ils manifestent le meilleur de la nature humaine : sa faculté de vivre dans les contradictions sans obligation de les résoudre.»*

Larmes du frère

Il y a pourtant dans ce récit d'apprentissages un moment où la mort surgit, comme au coin d'un tableau ou d'une installation, pour prendre toute la place que le dispositif ne lui laissait pas. A propos d'une œuvre de Jacques Monory dont, toute jeune, elle a fantasmé au noir la vision et le souvenir, elle écrit : *«Quand on a dix-huit ans, le tragique amplifie les rêves et ne s'embarrasse pas du prix qui serait à payer.»* Quelques pages avant, elle avait fait un portrait de son frère Philippe : *«Tout le temps de notre enfance, mon frère, de trois ans mon cadet, m'avait terrorisée par ses colères apoplectiques, les coups de pied et de poings qu'il envoyait en l'air comme si l'air même que nous respirions l'assiégeait. Il battait parce qu'il se débattait.»* Dès que sa sœur et lui ont compris que la mésentente violente entre leurs parents avait provoqué cet état, ils ont «fait corps» : *«Rien n'a plus jamais égalé alors pour moi l'absolu abandon à notre relation apaisée, la vérité de notre fraternité, sans qu'aucune explication n'eût été nécessaire car nous n'étions bavards ni l'un ni l'autre. Il nous suffisait d'être ensemble.»* Un jour, à la suite d'un conflit avec leur père, elle le voit pleurer : *«Aucun sentiment ne m'étreignit jamais aussi fort que la compassion que j'avais éprouvée soudainement devant les larmes de mon*

frère, qui étaient des larmes de souffrance quand nous n'avions guère connu que des larmes de rage. /L'amour que je lui portais était primitif et aérien. Je m'émerveillais de l'adulte qu'il était en train de devenir. J'aimais ses yeux clairs légèrement bridés, sa grande bouche fendue, les belles épaules de celui qui s'était lancé dans des championnats universitaires d'athlétisme, et la manière tranquille, fataliste, dont il abordait désormais tout ce qui pouvait arriver. Il était une agréable personne nouvelle dans mon intimité, un délicieux inconnu pourtant fait de la même chair et en qui je pouvais mettre toute ma confiance pour toute la vie.»

Sa mort, dans un accident de voiture, en 1973, au moment du quatrième numéro d'*Art Press*, est évoquée en un paragraphe à la dernière page. Elle sonne avec discrétion le glas des commencements et, rétrospectivement, projette son ombre sur tout ce qu'on a lu. Ceci explique sans doute l'élégance muette, l'ironie tendre, la présence au monde intense mais absente de Catherine Millet : l'observation est un effet de la curiosité ; l'expérimentation, un réflexe de la liberté ; et la distanciation, une conséquence de la solitude et du chagrin.

Catherine Millet, *Commencements*, Flammarion, 316 pp, 20 € (ebook : 14,99 €).

oOo